

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

---

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

---

## L'HOMME AU FOIN D'ODEUR

Nous sommes encore dans le Nord-Ouest. Reportons-nous à 50 ans en arrière, dans un campement de Cris.

Nous voyons courir ici et là un enfant dont personne ne s'occupe. Il a perdu son père et sa mère. Il s'appelle *Celui qui n'a pas de nom*.

Une veuve indienne, besoin et pitié, recueille l'enfant et le garde près d'elle.

Les années s'écoulent, l'enfant grandit, mais toujours il reste sans nom. Il n'a la considération de personne si ce n'est de celle qui l'a recueilli.

Dans son cœur, il souffre de cet isolement. Il lui semble qu'il est capable de faire quelque chose. Chaque fois cependant qu'un parti de chasse aux bêtes ou aux hommes s'organise, on ne l'invite jamais.

Il ne se plaint pas, mais il veut que cet état de choses cesse. Sous l'influence de ce sentiment il devient plus rêveur.

Il a vingt ans.

Un matin que le soleil est à peine levé, grand va et vient dans le campement. C'est une bande de guerriers, à cheval, bien garnie de mocassins — pour la marche au besoin — qui avant de partir pour la guerre, jette son cri : *au revoir* à la famille indienne.

*Celui qui n'a pas de nom*, les a vus s'équiper, mais il ne

reçoit d'invitation de personne, et cependant il se sent aussi fort, aussi brave que le plus vaillant guerrier de la nation.

Le soleil se couche une fois, deux fois. *Celui qui n'a pas de nom*, a mûri son plan. Tante, dit-il, à sa mère adoptive ; je veux avoir un nom, je veux faire une action d'éclat, je ne veux plus être comme le chien de la tribu. J'ai des armes, j'ai des mocassins. Je n'ai point de cheval, mais j'ai des jambes solides. Oui, je veux seul attaquer l'ennemi.

Le soleil était à la veille de se lever pour la troisième fois depuis le départ des guerriers. *Celui qui n'a pas de nom*, dit donc au revoir, tout bas, à sa tante, et partit sans bruit, sachant que s'il annonçait, tout haut, son départ il deviendrait la risée de tous.

Il part à travers la prairie. Il ne sait où il va, mais il cherche un ennemi redoutable. Il a marché quatre jours. A peine s'est-il mis en chemin, à la cinquième aurore qu'il découvre un campement indien d'une tribu étrangère à la sienne. Les tentes sont nombreuses. Tout dort au camp. Dans les alentours, épars ici et là, sont les chevaux des indiens. Un seul est attaché, c'est celui que tout la bande suit dans les courses de la famille errante.

*Celui qui n'a pas de nom* s'avance, se cachant dans les broussailles et dans les sinuosités du terrain, la prairie étant toujours avare de végétation forestière.

Quelques tentes bientôt s'ouvrent et quelques vieillards, selon l'usage antique des indiens du Nord-Ouest, vont sur quelques éminences voisines, faire *leur prière*. Debout, ils lèvent les mains en disant : " Maître du monde, sois nous favorable, sois favorable à nos chevaux — les chevaux passent avant les femmes chez eux — sois favorable à nos femmes. "

*Celui qui n'a pas de nom* vise au cœur le vieillard le plus rapproché. La flèche part et le vieillard tombe.

*Celui qui n'a pas de nom* se précipite alors sur sa victime, lui arrache la chevelure et l'accroche à sa ceinture ; prend ensuite une poignée de foin d'odeur qui poussait là en abondance, il la met dans sa ceinture, puis se levant se dirige vers

le cheval attaché, coupe son lien, le monte et part, entraînant à sa suite plus de 40 chevaux.

Les vieillards qui ont vu la mort de leurs frères, donnent l'alarme. On se lève à la hâte. Les guerriers comprennent tout, en voyant leurs chevaux qui s'éloignent au grand trot. Ils se saisissent cependant de ceux qui restent et se mettent à la poursuite du ravisseur.

*Celui qui n'a pas de nom* devance les guerriers sauvages et épaise leurs chevaux. Sentant lui-même que le sien est las, il en remarque un plus fort que les autres, s'en saisit et poursuit sa route en paix, convaincue que l'on renoncerait à le poursuivre indéfiniment, ce qui arriva.

Il s'agissait de revenir au campement avec plus de gloire qu'au départ. L'occasion était bonne, le soleil se montrait à peine à l'horizon et ceux de sa tribu dormaient encore en grand nombre.

A courte distance du camp il donne donc un vigoureux élan à ses 40 chevaux et entre avec fracas au milieu des tentes.

Les Cris se lèvent épouvantés et s'apprêtent à faire face à quelque danger soudain.

C'est alors que *Celui qui n'a pas de nom* crie de sa meilleure voix : " Allons, allons, levez-vous, accourez tous ; vous voyez tous ces chevaux, ils sont à moi, ils sont à vous, choisissez. " Puis il leur montre la chevelure qu'il a enlevée. On passe de la crainte à la joie. Tout le monde est ému ou s'empresse au tour de lui. Il est toujours à cheval. Un vieillard s'approche et lui dit : " baisse-toi, mon fils que je t'embrasse.

C'est alors que tirant le foin d'odeur qu'il a pris à l'ennemi, *Celui qui n'a pas de nom* présente ce foin au vieillard qui en reconnaît la provenance et s'écrie : eh bien mon fils, tu t'appelleras maintenant WIKASKOKISEYIN qui signifie dans leur langue : *l'homme au foin d'odeur*.

Faut-il parler de la joie de sa mère adoptive.

\* \* \*

Ceux qui ont lu le No 6 de la FAMILLE savent que Wikas-

kokisèyin devenu grand chef chez les siens se convertit au temps de la guérison de son neveu. Le Père Lacombe se disposait en conséquence à lui donner le baptême lorsque Wikaskokisèyin lui dit devant plusieurs Cris : Père, si tu connaissais tous mes crimes, tu ne me donnerais pas le baptême. Ce sera peut-être mieux que je t'en raconte quelque chose, et c'est alors que le héros sauvage raconta cette aventure de sa jeunesse.

A tout péché, miséricorde. Il fut baptisé et rendit d'immenses services à la religion dans ces contrées.

Il avait reçu en cadeau, d'un haut personnage, un magnifique pistolet. Ce pistolet étant, un jour, chargé, un parent demande à l'examiner et fait accidentellement partir la détente qui renverse inanimé le brave Wikaskokisèyin.

Les missionnaires comme les Cris pleurèrent sur sa tombe.

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

---

## L'AMEUBLEMENT DE NOS MAISONS.

COMMENT UNE MAITRESSE CHRÉTIENNE DOIT ORDONNER LA DISTRIBUTION ET L'ORNEMENT DES APPARTEMENTS.

### VI

#### La chambre de la jeune fille

Tout autre, on le comprend, sera l'aspect de l'appartement de la jeune fille. Une sage mère, en même temps qu'elle en éloignera ce qui favoriserait d'inutiles délicatesses, y fera régner constamment la simplicité et l'ordre. Ici tout doit être harmonisé ; la piété, plus attentive, saura donner au Crucifix sa vraie place, la place d'honneur ; à l'image de Marie, celle qui lui convient ; la première après la place réservée à notre Sauveur. Quelques belles gravures, encadrées sans luxe, rappelleront à cette jeune fille les grands modèles de vertu, d'humilité, d'abnégation, qu'elle devra imiter. Les meubles seront simples, mais très-nets et bien en place. Le bureau même y sera bien rangé, afin que rien ne ressemble dans cette petite chambre, aux embarras des affaires. Il faudrait enfin que tout y fût si modeste, si parfumé d'innocence, que l'on n'osât s'y permettre ni les rires immodérés de la bruyante jeunesse, ni les conversations futiles du salon.

H. CHAMONT, Ptre

## SOMMES-NOUS RICHES ?

( NOUVELLE )

V

LA SAINTE LUCE.

6 *Juin*.—Je suis contente ! Des vieilles robes noires de mes sœurs, maman a tiré une bonne jupe pour la fleuriste. C'est moi qui ai fait les coutures et l'ourlet ; maman dit que c'est un honneur et une récompense de travailler pour ceux que le bon Dieu aime tant. On a acheté un mètre et demi d'une étoffe noire bien bonne ; mes sœurs ont fait une chemise russe, et ce matin nous avons porté ce costume à la pauvre orpheline. Elle a été bien heureuse de pouvoir se mettre en deuil tous les jours. Quel triste bonheur ! J'ai bien joui de cet ouvrage et de ce cadeau, et j'ai trouvé aujourd'hui toute la journée que nous sommes riches.

1er *Juillet*.—On avait dit : *Nous verrons...* C'est pourquoi je vais passer quinze jours à la campagne, chez ma cousine d'Arthey. Je pars demain ; je suis si contente, que j'en étouffe.. Je n'ai pas pu dîner.

22 *Juillet*.—Pourquoi n'ai je pas écrit depuis mon retour ? je ne sais comment faire, il faudrait en dire si long !... Enfin, Claire n'est pas aussi heureuse dans son grand château que je me le figurais. Elle ne jouit pas des choses comme il me semble que j'en jouirais. Elle est accoutumée à tout et ne trouve rien de bien. On dit qu'elle a un caractère malheureux, et que les richesses ne guérissent pas de ce mal là. Sa maman paraît avoir du chagrin ; elle est pourtant bien aimable et bien souriante ; mais quand elle croit qu'on ne la regarde pas, elle n'a plus l'air heureuse.

M. d'Arthey a des chevaux superbes, mais la voiture le fatigue ; il a des bois, des fusils et des chiens, mais il n'aime pas la chasse. Je crois qu'il a une maladie, car il est toujours de mauvaise humeur. Quel bonheur que maman soit la femme de mon

petit papa ! Elle est bien plus heureuse que Madame d'Arthey avec ses vingt chambres !

8 *Avril*.—Edouard travaille toute la journée et encore le soir. C'est une très-mauvaise invention que ces examens ; on devrait bien ne plus en faire ! Quand il aura fini, qu'il soit reçu ou non, on fera des parties de campagne pour lui débarrasser la tête, maman l'a dit. Que je vais m'amuser ! Ce qui est rare fait toujours plaisir. Nous prendrons le chemin de fer de Saint-Germain, un wagon tout entier, car nous partirons tous les sept, même huit, on emmènera Victoire pour qu'elle prenne le grand air, la pauvre fille ; cela ne lui arrive pas souvent. Elle est bien bonne...et elle fait les crêpes dans la perfection.

10 *septembre*.—Il est reçu !...Papa dit que sa carrière est assurée. On est si content qu'on en perd la tête. Edouard est fêté, complimenté ; nous lui avons fait des cadeaux comme au jour de l'an. Moi je lui ai donné un agenda pareil au mien, c'est si commode.

13 *septembre*.—Quelle journée ! Papa et maman avaient l'air aussi heureux que nous. On s'est promené longtemps dans la forêt de Saint-Germain, on y a déjeuné bien gaiement. Papa a loué un cheval pour Edouard et des ânes pour nous. A t on ri ! Dîner au restaurant, dans un cabinet particulier ; chacun son petit plat. C'est Edouard qui a commandé. Oh ! la belle journée...Oh ! non, certes, on n'est pas pauvre quand on s'amuse comme cela !

22 *septembre*.—Hier, journée de campagne. A quoi sert d'écrire pour dire toujours la même chose ? Nous étions tous de bonne humeur et chacun s'est amusé comme quatre !...

10 *octobre*.—La pauvre fleuriste est tombée malade ; ses bons voisins la soignent, et maman va la voir ; elle m'emmène. Ah ! si j'écrivais tous les idées qui me viennent !...je reviens à la maison bien heureuse en sortant de cette chambre de malade où il n'y a pas de maman !...J'aime tous les jours davantage ces murs entre lesquels nous vivons, un peu serrés par exemple, mais au fait ne manquant de rien. Et puis, on compte si

bien les uns sur les autres ! Ah ! que c'est bon ! Oui j'aime ce que Mariette appelle *chez nous* !

15 novembre.—Plus le temps s'avance, moins j'écris. Je voudrais être à la Sainte-Luce. Claire est revenue habiter son bel hôtel. Je lui ai parlé de la petite fleuriste qui s'habillait en bleu quand sa mère était morte, et qui maintenant est malade. Elle est compatissante, Claire, elle m'a donné cinq francs pour la fleuriste, mais ces choses-là ne l'intéressent pas beaucoup ; ce n'est pas de sa faute, elle ne voit jamais de tout près des personnes bien à plaindre. Elle donne à la quête chaque dimanche à la paroisse, et c'est tout. C'est sans doute pour cela qu'elle jouit si peu de sa fortune... Je n'ai plus qu'une page à mon agenda ; c'est assez, je n'ai plus besoin d'écrire.

8 Janvier.—Demain la Sainte-Luce !

Maman chérie, vous saurez tout ce que pense votre petite Antoinette...

Elle ferma son agenda et regarda sa mère avec les yeux confiants d'un petit enfant qui croit qu'elle sait tout parce qu'elle est plus grande que lui.

Madame de Ligny dit avec beaucoup de bonté.

—C'est bien, mon enfant, tu as noté tes impressions et tu m'en as fait part. A présent, dis-moi si ta décision est prise ? Te compteras-tu parmi les déshérités de ce monde ? ou bien parmi ceux qui n'ont qu'à remercier la Providence ?

—Ma petite maman, je sais ce que je pense, mais je ne sais comment dire... Tenez, je trouve que nous ne sommes ni riches, ni pauvres, mais que c'est très-bien comme cela pourvu qu'on soit de bonne humeur, et qu'on s'occupe d'aider les malheureux. Est-ce bien ? qu'en dites-vous ?

—Oh ! moi, j'ai pris des notes, et j'ai reçu deux lettres que je veux te lire aussi, parce que je te crois très-raisonnable et incapable d'une indiscrétion. Ecoute-moi comme je t'ai écoutée, bien attentivement et sans m'interrompre.

—Oui, maman.



27 avril.—Ma fille Antoinette a bien commencé l'année : mais depuis les premiers jours de mars, elle a changé. Elle se compare à Claire, par amour-propre ; elle ne veut pas être heureuse de ce qu'elle a ; c'est pourquoi elle est malheureuse de ce qu'elle n'a pas. Si ma chère enfant demeure dans cette voie, elle sera toujours pauvre, bien pauvre !

8 Juin.—Ma fille Antoinette a laissé parler son cœur, et le cœur a fait taire la tête. Je lui ai montré un ange de piété, de résignation, qu'on appelle en ce monde *la petite bossue*, mais qui sera grande au ciel. Si ma mère enfant se pénètre de la charité, elle sera au-dessus de tous les caprices, et même au-dessus de bien des besoins que souvent elle s'exagère. Elle finira par se trouver assez riche, parce qu'elle fera peu de cas du superflu.

20 juillet.—Ma fille Antoinette a vu qu'elle s'était trompée. que tout n'est pas plaisir et bonheur chez les d'Arthey ; que si la fortune est beaucoup, elle n'est pas tout. Elle avait bien des illusions, pauvre petite ! Après avoir vu de près cet intérieur qu'elle croyait à l'abri de tout nuage, elle nous est revenue, appréciant d'autant plus la paix en famille, la santé, la gaieté. Non, non, Antoinette ne sera pas malheureuse.

23 septembre.—Ma fille Antoinette est au comble du bonheur pour quelques parties de plaisirs faites en famille. Voilà ce que produit une vie simple, régulière et occupée. Claire se serait-elle amusée de ce qui a réjoui ses cousines ? Non. Si ma chère enfant continue d'être raisonnable, elle verra que le plaisir est moins dans telle ou telle chose que dans nos propres dispositions morales et physiques.

27 octobre.—Ma fille Antoinette s'intéresse à ceux qui souffrent. La famille Dubois lui avait fait du bien ; la pauvre fleuriste lui en a fait encore plus. Son cœur se forme. En perdant son égoïsme, elle amasse des trésors. Oui, ma fille, tu seras riche, assez du moins pour ne pas souffrir et pour aider les autres.

Mme DE STOLZ.

## A ROME : PAR CI PAR LA

### CHAPITRE HUITIÈME

Puisque Joerisse a eu un si grand succès, comme il n'y a eu que peu de monde aux jours gras, à ceux de la tempête, vous pourriez peut-être, avant que l'on défasse la chapelle, lui donner une chance nouvelle, supposé que le cœur vous en dise. Et les *tapis* pourraient en profiter. Dans tous les cas, des pauvres gens, comme nous, pourrout fort bien s'en passer pour quelque temps. Si cependant on veut les donner, laissez faire, même poussez à la roue. Ils ne feront pas de tort au chemin de la croix. Enfin voyez, et faites pour le mieux. Quand même il resterait un petit surplus, je ne voudrais pas l'engager avant de rendre les comptes. Puis nous avons encore des dépenses à faire pour les clotûres et le devant de l'église ; la consécration fera aussi une brèche à nos fonds. De plus, si la paroisse doit payer les *débentures*, le chemin de la croix pourrait fort bien retomber en grande partie sur le coffre de la fabrique. La prudence est la mère de la sûreté.

Non, il n'est pas parlé de l'École dans la constitution *Jam dudum*, mais l'École a compris qu'il était de son intérêt de profiter des avantages qu'offrait le décret romain ; sinon, à la longue, elle pourrait bien souffrir grandement de son opposition à l'Université. Tout va pour le mieux, autant que le mieux peut exister dans les vagues mouvantes d'une mer soulevée par une longue tempête.

Quant au grain de la dime, il se vendra peut-être mieux au mois de mai. Consultez la mère, elle a coutume de s'y entendre là-dessus. Dans la société qu'elle a mené pendant quarante ans avec M. Brunet, son avis finissait toujours par prévaloir. Puis faites pour le mieux et vous n'aurez pas de reproches.

Il paraît que la sainte table est assiégée. C'est bien, ancrez le rosaire. Préparez l'établissement, ou le rétablissement de l'adoration perpétuelle. Voyez dans les papiers, il me semble qu'il y a des documents qui se rapportent à cette dévotion. Il faut

en venir à l'adoration vraiment perpétuelle, tout doucement, persévéramment. Avec Jésus et Marie, Jésus à l'église, Marie dans les familles, la paroisse sera bien gardée. Si à cela, vous ajoutez la communion fréquente, on fera des saints. Invitez, pressez les enfants à communier souvent. Je vois avec plaisir que sur ce sujet, votre doctrine est vraiment catholique, vraiment romaine. Pour les personnes pieuses, moins de confessions, plus de communions.

Vous ne sauriez croire le travail que je fais ici; M. Belnoue, prêtre français qui me sert de secrétaire, ne cesse de copier. Je vais retourner avec une liasse de mémoires imprimés. Je suis mieux pour les faire ici qu'au Canada; je suis plus tranquille, sans compter qu'au besoin je puis tâter l'opinion de la congrégation. Ces impressions prolongent mon séjour. Je ne suis pas inquiet sur St-Lin. Merci de m'ôter une épine du pied. "Qu'un ami est une douce chose!" Ici tout va *smoothly and good*. Le travail se fait calme, souterrain, sans bruit, modéré, mais je crois efficace, radical et profond. Pas un mot à qui que ce soit, du moins pour le présent. Une nouvelle de cette sorte est comme une étincelle dans les broussailles. Ma santé est bonne. Le temps est beau, le ciel pur, et le cœur content. Autant qu'il est en vous, faites en sorte que la mère se distraie et se dissipe.

Votre lettre du 31 mars, partie de St-Lin le premier d'avril à 6 heures et quarante minutes, est arrivée à Rome hier soir, 11 du courant, à 11 heures et vingt minutes, ayant fait le trajet en 10 jours et 17 heures: il n'est guère possible d'aller plus vite. Eh! oui, St Lin est un faubourg de Rome.

Vous avez bien fait de taper fort sur la gueuse. Faites attention de ne pas vous compromettre légalement, puis frappez dur et ferme. Toute la population sera avec vous. C'est une de ces occasions où le scandale fait du bien pour inspirer une sainte horreur. Il est nécessaire que le scandale arrive.....

Merci pour les petites nouvelles que vous me donnez de ceci, de cela. Vous ne sauriez croire comme ces choses intéressent à distance. Je tâcherai de lui écrire cette semaine. Voici le mois de mai qui arrive. Encore une corvée d'instructions: Pauvre M. Cabana! il s'en souviendra de St Lin. J'entends d'ici sa voix douce et sonore. Il n'y en a pas beaucoup à Rome qui soient mieux *timbrées*.

J.-BTE PROULX Ptre.

# Le ROMAN d'une SŒUR.

## PREMIÈRE PARTIE

### MARTINE.

( Suite )

### XII

Le lendemain matin j'étais redevenu absolument maître de moi. Avec la précision d'un chirurgien méditant une opération capitale, je rappelai à mon souvenir les quatre dernières années écoulées.

Je me retrouvai sur la lisière de la forêt, le jour où André m'avait appris qu'il m'aimait. Je me rappelai les objections de ma mère et l'empressement que j'avais mis à les atténuer. Je revis chaque jour de l'année où nous nous étions regardés comme fiancés, année pleine de souvenirs heureux. Puis vint la séparation si pénible, puis la conduite d'André au régiment ; enfin je scrutai l'entrevue de la veille, cette entrevue si désirée dont je gardais une impression bien difficile à supporter.

L'affection d'André tenait unigüement à la beauté dont j'avais été douée. Je ne pouvais me le dissimuler. Clairement, bien clairement, il me l'avait fait comprendre : je n'existais plus pour lui, maintenant que j'étais devenue iaide !

Mais si mon visage était changé, mon cœur ne l'était pas. Je me sentais toujours douée des qualités que ma mère chérie aimait à me reconnaître. Je résolus de ne pas supporter une longue incertitude.

Je pouvais me dévouer au bonheur d'André, mais il serait audessus de mes forces de voir, jour par jour, s'en aller le peu d'affection qu'il me portait encore. Si nous devions, de par sa volonté, être séparés, il fallait que ce fut tout de suite. Je fixai dans mon esprit, la fin de la semaine, au plus tard, comme terme d'une explication définitive.

Un peu calmée, je descendis dans la salle à manger ; mon père s'y trouvait déjà.

— Tu te fais bien attendre ce matin, me dit-il.

Je m'excusai du mieux que je pus.

— Bon ! bon ! reprit-il avec un fin sourire, je ne te fais pas de reproches. Après l'entrevue d'hier tu dois être un peu pré-occupée. Je le suis bien, aussi.

— Vous, mon père !

— Certainement. Pourquoi ce petit air étonné ? Est-ce que le premier soin d'André ne va pas être de me demander de tenir ma promesse, et une noce, ça coûte toujours gros !

Je secouai la tête :

— Peut-être n'aurez-vous pas à vous inquiéter de cela !

— Que veux-tu dire ?

— Tant de choses sont changées, poursuivis-je. André a aimé celle que l'on appelait "la belle Martine", mais cette Martine-là n'est plus.

Mon père se leva brusquement et frappa de la main sur la table :

— Explique-toi mieux. Est-ce qu'André t'a dit un mot de ces folies ? Je voudrais le savoir !

— Non, mon père, non. André n'a rien dit de semblable, il n'y pense peut-être même pas ; mais n'a-t-il pas dû être bien surpris ? Malgré mes lettres, pouvait-il s'attendre à un aussi grand changement ?

— Eh ! que parles-tu de changement ! La petite vérole, en ravageant un peu les beaux traits dont j'étais si fier, a-t-elle changé le cœur de mon enfant, dont je suis plus fier encore ?

Je me jetai dans les bras de mon père :

— Oh ! vous m'aimez, vous !

Je n'en pus dire davantage ; malgré moi, j'éclatai en sanglots, mais cette crise nouvelle fut bientôt domptée. Je calmai l'inquiétude de mon père, sa défiance que j'avais éveillée ; enfin je terminai en disant désirer avoir un peu de temps encore et que, dans tous les cas, je ne voudrais pas me marier avant la belle saison, notre deuil étant trop récent.

Ici non plus, je ne parlerai pas longuement d'une époque dont le souvenir s'est, grâce à Dieu, adouci.

Chaque jour m'apportait une douleur nouvelle. André ne venait pas si souvent et, s'il venait, son indifférence me prouvait bien clairement le peu de profondeur qu'avait eu son affection.

Il n'essaya point de revenir sur le passé. Jamais on n'eut pu croire qu'il avait été mon fiancé. Peu à peu, il recula nos entrevues. Bientôt des semaines s'écoulèrent sans qu'il parût chez nous.

Nous avions toujours vécu très-retirés. Depuis la mort de ma mère, notre solitude, plus étroite encore, bornait nos relations aux strictes convenances.

Cependant la méchanceté ne perd jamais ses droits ; aussi se trouva-t-il un voisin qui se fit un malin plaisir de m'apprendre l'assiduité d'André chez une charmante jeune fille, notre ancienne amie de pension à Rose et à moi. Elle habitait Tinténiac, où elle était ce que j'avais été moi-même à Iffendic. Le voisin ajouta que le mariage d'André avec la "belle" Léonie était fixé au printemps suivant.

Je n'avais plus aucune illusion. Je savais qu'il me fallait oublier le passé, néanmoins cette nouvelle me fit un mal affreux. Je me promis de forcer André à s'expliquer ; ensuite je lui interdirlais notre maison.

C'était pendant une petite promenade que j'avais appris ces faits, et je rentrais préoccupée de la façon dont je devais parler à André, lorsque je le trouvai dans la salle à manger, assis près de Rose, tous deux causant gaiement.

Il vint à moi, me tendit la main, et s'informa très-amicalement de ma santé. Je restai perplexe. Jamais, depuis son retour, il n'avait agi ainsi. M'avait-on trompée ? M'étais-je trompée moi-même, depuis plus de deux mois ?

O lâcheté d'un cœur sincèrement aimant ! En un instant, j'eus tout pardonné à André ; je rejetai, sur des causes invraisemblables, les motifs de la conduite qui m'avait fait tant souffrir...

Cette visite fut charmante. Je retrouvai l'André d'autrefois ; non pas qu'il se montrât, enfin, très-affectueux pour moi, mais sa parole était franche, son regard loyal. Depuis lors, il ne se passa presque pas un jour sans que nous le vissions et comme, une fois ou deux, il fit allusion aux changements qui, bientôt, allaient s'effectuer dans sa vie, je ne doutai plus de son désir de tenir ses promesses.

Sur ces entrefaites, mon père reçut la nouvelle de la terminaison heureuse de plusieurs affaires importantes. Puis, un assez bel héritage, auquel nous ne nous attendions nullement, échut à ma sœur et à moi.

Jamais nous n'avions été plus riches ! Cette situation coïncidant avec le retour d'André, j'en tirai les conséquences les plus naturelles et j'attendis sans crainte...

Le réveil devait être cruel...

### XIII

Les visites d'André devenaient de plus en plus fréquentes. Il se montrait aimable et bon pour moi ; empressé et complaisant pour Rose.

Je trouvais cette conduite toute simple. Peu à peu, cependant, je m'aperçus que tous deux savaient faire naître des occasions de s'isoler de moi. Lorsque mes devoirs de maîtresse de maison m'absorbaient complètement, je voyais André, averti comme par magie, accourir et entamer, avec ma sœur, de longues conversations.

Habitée à protéger Rose, je la regardais encore comme une enfant ; aussi ne cherchais-je pas à tirer des conséquences fâcheuses de ces faits. Leur affection me semblait naturelle, et basée sur les liens futurs devant exister entre ma sœur et André,

Mais un jour, la vieille domestique, qui depuis longtemps nous servait et nous aimait de tout son cœur, me pria de lui accorder un entretien secret.

Tout étonnée, je demandai, la cause de ce secret réclamé ; Suzanne m'apprit, alors, que Rose avait été vue plusieurs fois

sur la lisière de la forêt et que, chaque fois, elle y avait été rejointe par André.

— Cela fait jaser, ajouta Suzanne, et les *jaserics*, ça n'est jamais bon.

Cette confidence me préoccupa; je voulus m'en expliquer sur le champ avec Rose. Elle reçut fort mal mes observations, en s'écriant qu'elle savait parfaitement se conduire.

— Eh quoi ! Rose, dis-je avec douceur ; est-ce ainsi que tu m'accueilles ? Tu es bien changée !

— Tu me dis des choses si extraordinaires !

— Des choses vraies, paraît-il.

— Ah ! vois-tu " paraît-il ! " De qui tiens-tu ces choses-là ?

— D'une personne très-estimée par notre mère pour sa loyauté, de Suzanne, qui n'a jamais menti !

Ma sœur baissa la tête sans répondre.

— Voyons, Rose, repris-je, pourquoi ce mystère ? Quelles confidences aviez-vous donc, André et toi, à vous faire ? Ne vous voyez-vous pas ici chaque jour ?

— Je ne sais seulement pas ce que tu veux dire.

— Ecoute-moi, Rose. En manquant de franchise envers moi, tu me ferais croire à des choses très-sérieuses. Réfléchis bien. Tu n'ignores pas qu'il ne peut être convenable de te rencontrer ainsi avec André. La réputation d'une jeune fille ne doit pas être à la merci des commentaires de chacun.

— Vraiment, Martine, te voilà, ce matin, bien sermoneuse... bien oublieuse, aussi ! Est-ce que l'on a mal pensé de toi parce que tu as, autrefois, rencontré, sans le vouloir, André de la même façon ?

— Rose !... dis-je.

Je ne pus poursuivre, les larmes m'étouffaient.

Rose me parler ainsi ! Elle que j'aimais tant, que j'avais entourée de soins incessants, dont l'affection me semblait si sûre ! Rose, ma sœur, n'hésitait pas, pour cacher une légèreté, à me frapper au cœur !

Rose comprit le mal qu'elle venait de faire. S'élançant vers moi, elle me serra dans ses bras, en répétant, cent fois, n'avoit point eu l'intention de me blesser ; jurant que, désormais, elle ne parlerait plus, en tête à tête, avec André, puisque cela me déplaisait si fort.

— Comprends, dis-je en refoulant mon émotion, que tu ne



saurnis avoir d'excuse si tu me trompais. Jadis, involontairement, j'ai rencontré André une première fois. Ensuite, notre titre de fiancés autorisait un peu plus de familiarité. Mais toi, que pourrais-tu répondre aux malveillants ?

Rose m'embrassa encore, protestant de nouveau de son désir d'effacer le mal qu'elle venait de faire ; mais je remarquai fort bien la contrainte de sa voix, et pas une seule fois ses yeux ne se levèrent sur les miens.

Le coup était porté, ma défiance éveillée. Je résolus d'observer André et ma sœur.

D'abord, tout parut marcher à souhait. Rose se montrait moins étourdie, plus docile. Ce ne fut pas pour longtemps, elle se lassa de sa condescendance. Je me vis obligée d'interposer mon autorité ; ma sœur ne m'écouta pas davantage.

Je pris alors le parti de ne la point quitter. Les fruits de ma vigilance furent des mots, des regards piquants. André vint moins souvent à la maison et le peu d'espoir que j'avais recouvré disparut.

Je revins à l'idée de provoquer une explication avec André. L'explication eut lieu plus tôt et d'une tout autre manière que je l'avais présumé.

Nous étions à la fin de mars, l'hiver avait été élément et la terre était déjà revêtue de riantes fleurettes. Une violente indisposition m'avait, ce jour-là, retenue dans ma chambre. Rose resta près de moi une grande partie de l'après-midi. Le soir venu, elle alla présider aux soins du repas de notre père ; son absence dura plus qu'il n'était nécessaire.

La fenêtre de ma chambre ouvrait sur une petite galerie à claire-voie. Mon lit faisait face à la fenêtre, et, comme il était assez élevé, je voyais, lorsque les rideaux se trouvaient relevés, une grande partie du jardin, principalement la tonnelle de glycine sous laquelle, avant de partir, André m'avait fait ses adieux.

Je réfléchissais justement à ce que je voulais dire à André, lorsque je crus voir une ombre se diriger vers la tonnelle. Un instant après, une seconde ombre rejoignit la première. Sans hésiter, et malgré mon état de souffrance, je me levai, m'enveloppai d'une robe de chambre et d'un grand châle. Je descendis avec précaution : chancelant à chaque pas, je tenais, à deux mains, la rampe de l'escalier. Enfin j'arrivai dans le vestibule. Ni mon père, ni Suzanne ne m'entendirent sortir.

( A continuer )